

## **Textes et contextes**

ISSN : 1961-991X

: Université Bourgogne Europe

13-1 | 2018

Satire (en) politique - L'expression des sentiments dans la poésie féminine

# La satire désamorcée ? Rire et politique dans quelques feuilles de tranchées françaises (1914-1918)

*Satire Defused? Laughter and Politics in some French Trench Sheets (1914-1918)*

Article publié le 06 décembre 2018.

**Nicolas Bianchi**

🔗 <http://preo.ube.fr/textesetcontextes/index.php?id=1963>

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous [Licence CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/) (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Nicolas Bianchi, « La satire désamorcée ? Rire et politique dans quelques feuilles de tranchées françaises (1914-1918) », *Textes et contextes* [], 13-1 | 2018, publié le 06 décembre 2018 et consulté le 18 mai 2026. Droits d'auteur : Le texte seul, hors citations, est utilisable sous [Licence CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/) (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.. URL : <http://preo.ube.fr/textesetcontextes/index.php?id=1963>

La revue *Textes et contextes* autorise et encourage le dépôt de ce pdf dans des archives ouvertes.

# PREO

PREO est une plateforme de diffusion [voie diamant](#).

# La satire désamorcée ? Rire et politique dans quelques feuilles de tranchées françaises (1914-1918)

*Satire Defused? Laughter and Politics in some French Trench Sheets (1914-1918)*

## **Textes et contextes**

Article publié le 06 décembre 2018.

13-1 | 2018

Satire (en) politique - L'expression des sentiments dans la poésie féminine

Nicolas Bianchi

🔗 <http://preo.ube.fr/textesetcontextes/index.php?id=1963>

Le texte seul, hors citations, est utilisable sous [Licence CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/) (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

- 
1. Parodier la grande presse. L'héritage satirique des petits journaux du XIX<sup>e</sup> siècle
  2. La satire désamorcée : humour gratuit et mythologie du bon poilu
  3. La satire vers d'autres cibles ? Des attaques politiques au bourrage de crâne

---

« À quoi bon vous creuser la tête,  
Un obus le fera bien<sup>1</sup>. »

- 1 Quelques mois seulement après le déclenchement des hostilités, survenu au mois d'août 1914, le paysage médiatique français paraît déjà métamorphosé. Les effets conjoints de la mobilisation, de la censure et de l'Union sacrée ont uniformisé le monde de la presse quotidienne, en provoquant la disparition de nombreux petits journaux et le renforcement des principaux titres que sont alors *Le Petit Parisien*, *Le Journal* ou *Le Matin*. Ces derniers sont largement lus dans les tranchées, en dépit de leur adhésion unanime aux principes de la propa-

gande gouvernementale<sup>2</sup>. Mais les combattants manifestent très tôt la conscience d'une certaine absence de leur voix propre dans le tumulte de la presse mobilisée<sup>3</sup>. Naissent ainsi, aux quatre coins du front, de petits titres de presse rédigés par et pour les soldats, et destinés à entretenir le moral des troupes<sup>4</sup>. *Le Filon*, *Le Coin-Coin*, *Les Nouvelles du pays...* quelque cinq cents journaux, souvent éphémères et irréguliers, apparaissent au cours de la guerre, en touchant un lectorat qui dépasse rarement le cadre de l'unité dans laquelle ils sont produits ; le régiment, dans bien des cas. Plutôt que de se faire avant toute chose les dépositaires des angoisses combattantes<sup>5</sup>, la plupart de ces feuilles de tranchées se donnent pour fonction – au-delà d'ambitions informatives et artistiques plus traditionnelles – de divertir les soldats, en déployant toute la gamme du ludique et du risible pour lutter contre le « cafard » ambiant. S'y succèdent en effet, outre de nombreux récits, caricatures et poèmes, des jeux-concours, définitions parodiques, boutades, railleries et reportages absurdes, dans une veine bouffonne qui n'est pas sans s'inspirer de la petite presse humoristique du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais de façon plus singulière, cette presse manifeste très fréquemment un esprit patriotique teinté de bellicisme. « Que les trompettes sonnent ! Que les canons tonnent ! », clame ainsi *L'Yser-Moi* à la une de son 4<sup>e</sup> numéro, paru en août 1916 : « Nous n'avons pas besoin de gaz hilarant pour avoir nos ennemis. Un seul dessin, une seule ligne de notre journal, et les Boches, estomacés qu'on puisse être aussi spirituel, périront ! »

- 2 Au vu du contexte, on peut naturellement penser que ce rire soldatesque fut porté à la critique, aux moqueries envers de nombreux aspects des mondes militaire, politique et civil de l'époque. On peut imaginer que l'humour de ces journaux, sans forcément s'en prendre au bien-fondé d'un conflit que très peu de voix remettaient alors en cause, trouva quelque ancrage dans la satire de l'armée et d'une société en crise, alimentant la guerre de ces décisions iniques et ces encouragements lointains dont la grande presse ne cessait de se faire l'écho. Mais nous verrons à travers l'exemple de quelques journaux que la tolérance affichée par le haut commandement face à ces feuilles de tranchées, si bénéfiques pour le moral de la troupe (cf. Audoin-Rouzeau 1986 : 23-25), n'empêcha pas une puissante autocensure de s'exercer face à certains sujets, voire de laisser les discours bellicistes prendre le pas sur le reste des entreprises ludiques.

- 3      Quels liens établir entre ces journaux et leur aînée, la petite presse satirique, si vigoureuse à de nombreuses périodes du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui prit racine dans les marges médiatiques pour faire vaciller diverses figures d'autorité ? Dans quelle mesure recoururent-ils à cet humour qui les caractérise pour formuler des critiques sociales ou militaires d'une réelle portée politique ? Quelles cibles, de la hiérarchie à la guerre elle-même, des figures de l'autre (embusqués, ennemis...) aux images de soi (autodérision), étaient accessibles à leur satire en ces temps de fortes pressions institutionnelles ?
  
- 4      Il s'agira de montrer que la satire politique et la véritable transgression ne tiennent souvent dans ces journaux qu'une place assez restreinte. Si plusieurs des conditions propices à l'exercice d'une satire politique paraissaient réunies pour ces écrits de guerre, on n'y trouve que de rares exemples de ces attaques, de la même manière que dans la grande presse. Après avoir éclairé l'identification de ces feuilles de tranchées aux cadres formels de la presse « satirique » antérieure et au modèle du *canard*, pensé à rebours de celui des grands journaux, nous verrons pour quelles raisons la satire se trouve en leur sein largement désamorcée par une vocation humoristique essentiellement gratuite. Enfin, nous constaterons que si satire il y a, elle est plutôt à chercher du côté de railleries bellicistes (germanophobes), convenues et inoffensives (embusqués), qui font de leurs recours à l'humour un exutoire davantage utile au bon fonctionnement de l'armée que nuisible par sa portée transgressive.
  
- 5      Sans exclure le recours à des titres extérieurs, nous nous pencherons en particulier sur deux journaux afin d'ouvrir, dans une étude de cas, la réflexion sur la satire et ses limites au sein de cette petite presse<sup>6</sup>. Le premier d'entre eux, intitulé *Poil de tranchée* et rédigé dans la 6<sup>e</sup> compagnie du 409<sup>e</sup> régiment d'infanterie, fait paraître six numéros entre l'automne 1915 et avril 1916, et compte parmi ses principaux rédacteurs un ancien élève d'HEC, le sergent creusois Raymond Lavaud (1892-1916)<sup>7</sup>. Le journal présente les traits typiques de certains des canards amateurs qui fleurissent dans les tranchées à cette époque. Composé de huit pages, manuscrit et grossièrement mis en forme, probablement reproduit à la gélatine ou à l'alcool, il est géré par un nombre sans doute très réduit d'auteurs et illustrateurs – qui publient anonymement ou sous pseudonyme<sup>8</sup> –, et ponctué de jeux et de petites caricatures. Dans le cadre du concours des journaux du front or-

ganisé par *LeJournal*, il a séduit le jury présidé par Henri de Régnier. Ce dernier, qui le récompense avec plusieurs autres le 17 juillet 1916, salue alors, dans un article très typique du regard porté par la grande presse sur ces écrits, « la création de ces émouvants et amusants journaux nés de la guerre et qui luttent entre eux d'entrain patriotique et de savoureuse fantaisie. Tous [...] sont une preuve fortifiante de l'état d'esprit qui règne au front et qu'ils expriment par la plume ou le crayon, avec tant de verve et d'à-propos<sup>9</sup>. »

- 6 *La Vie poilusienne*, lui, est un journal imprimé, dont les numéros ne sont malheureusement pas datés<sup>10</sup>, mais qui paraît entre le mois de mai 1916 et 1917 sous l'impulsion de Pierre Causse (1883-1951), vigneron, poète et félibre montpelliérain, cofondateur du journal occitan *Lou Gal*. De caractère bien plus officiel, il fait paraître la plupart des noms de ses rédacteurs et intègre divers contributeurs extérieurs au 142<sup>e</sup> régiment d'infanterie, qui l'héberge, à l'instar du chansonnier Théodore Botrel et même de quelques poétesses. Ce journal profondément nationaliste, maniant une langue soutenue, semble bien mieux intégré aux arcanes du pouvoir et n'hésite pas à commenter l'actualité internationale liée à la guerre, en manifestant à maintes reprises des liens forts avec la hiérarchie militaire. Tiré à 1.200 exemplaires sur quatre pages<sup>11</sup>, ce qui en fait un journal de tranchées bien distribué, il publie volontiers des textes en langue d'oc, trahissant, au fil de ses neuf numéros, un fort ancrage montpelliérain.

**Illustration 1: Poil de tranchée, décembre 1915, n°2.**



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

## Illustration 2 : La Vie poilusienne, n° 9.



7 Pour entamer la réflexion sur la portée satirique des journaux de tranchées, il convient d'abord de remarquer qu'ils furent à divers titres les héritiers des codes de la petite presse dite satirique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dont la poétique, tournée vers le divertissement, était en bonne part construite sur une mise à distance parodique du modèle des grands journaux. Comme le notent F. Erre et B. Tillier, beaucoup de journaux « satiriques », mus par des impératifs politiques et économiques, avaient opéré, dans le deuxième tiers du siècle, un « changement de ton » et une réorganisation matérielle laissant bien

plus de place à l'image ; un déplacement vers une « satire plus diluée, plus éclectique [et] destinée à décrire l'air du temps », chassant, au passage, de leurs colonnes les charges trop âpres contre les puissants : « Le rire agressif, de dénonciation, glisse vers un rire de divertissement. Le journal produit un travail de description comique plus que d'interprétation satirique, où le lecteur, autrefois incité à adopter une distance critique, se laisse porter par le spectacle distrayant du quotidien. » (Erre et Tillier 2011 : 426) La tendance s'accroît encore après 1881 et les lois de libéralisation de la presse, qui provoquent la multiplication de ces titres humoristiques, dont beaucoup profitent de l'accumulation des crises politiques et des scandales financiers pour retrouver le politique dans l'injure, les attaques *ad hominem* et des charges sans grande portée idéologique. Marc Angenot parle de ces écrits tels qu'ils foisonnaient en 1889 comme d'une « [...] presse tintamarresque de moquerie scabreuse, de 'je m'enfoutisme', d'abréaction gaudriolesque, de laisser-aller dans les haines politiques sans frein, où tous les interdits sont transgressés : mépris affiché de l'Autre, des classes dominées, des femmes, des étrangers ; antisémitisme ; diffamation politique ; abandon à la calembredaine, à la méchanceté gratuite, goût du débraillé, complicités grivoises de la chronique demi-mondaine<sup>12</sup>. » À la veille de la Grande Guerre, cette presse humoristique bien vivace, avec des titres plus consensuels comme *Le Rire* ou *Fantasio*, offre, semble-t-il, aux journaux de tranchées un modèle dont ils ne manqueront pas de s'inspirer.

- 8 Car ces derniers, s'ils reposent sur une sociologie partiellement différente de celle de leurs prédécesseurs<sup>13</sup>, retrouvent pour commencer, en plus de son caractère pléthorique, marginal et souvent éphémère, les ambitions divertissantes qui distinguaient le petit monde satirique de la grande presse d'information. Leurs seuils (titres, manchette, ours...) servent fréquemment à construire un contrat de lecture distancié avec le lecteur, en revendiquant un caractère humoristique, une ambition de désinformation<sup>14</sup>, mais aussi un pouvoir parodique qui signalent une profonde identification au modèle du *canard*, ce mauvais journal véhiculant des cancons non vérifiés (cf. Bianchi 2017). Il n'est pas anodin que *Poil de tranchée* se ressaisisse du titre de Jules Renard pour projeter sur les poilus de son régiment la ruse de ce petit enfant mal aimé des siens, tandis que *La Vie poilusienne* choisissait de détourner non sans malice le titre de l'un des grands journaux

satiriques de son temps, *La Vie parisienne*, réputé pour son goût du grivois<sup>15</sup>.

**Illustration 3 : Manchettes de Poil de tranchée.**

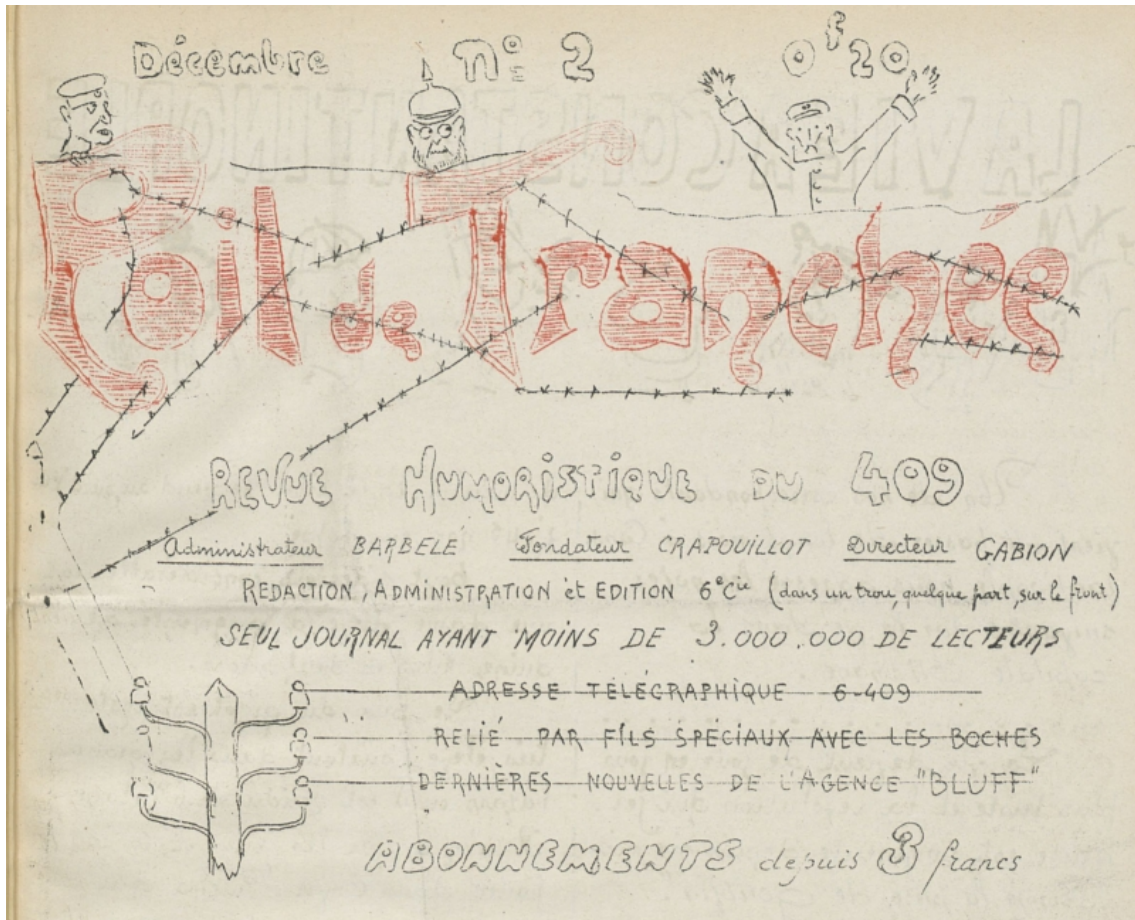
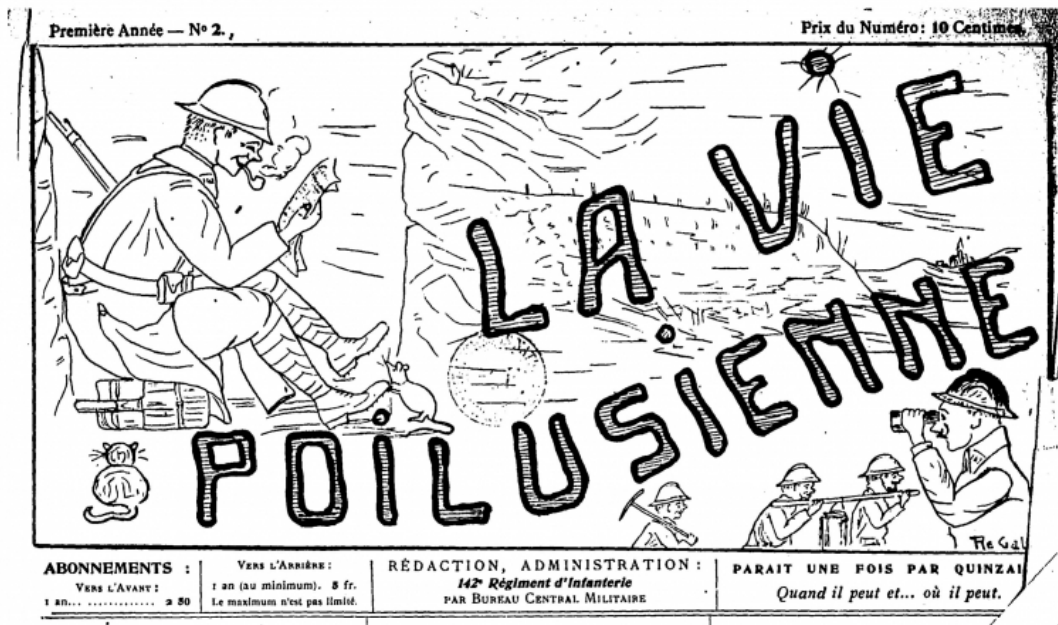


Illustration 4 : Manchettes de *La Vie poilusienne*.



Des dispositifs stéréotypés – les plaisanteries sont très codifiées – mais inégalement soignés et humoristiques.

- 9 Mais c'est bien plus souvent encore dans l'article programmatique de leur premier numéro que ces journaux assument une ambition tournée vers le risible :

Poil de tranchée vous immunisera contre le cafard, il vous communiquera la bonne humeur un peu loufoque de ses incohérents rédacteurs, faisant ainsi mentir le poète qui disait :

Nous avons tout perdu, tout jusqu'à ce vieux rire,  
Ce rire d'autrefois, ce rire des aïeux  
Qui jaillissait du cœur comme un flot de vin vieux<sup>16</sup>.

- 10 Comme la presse satirique du XIX<sup>e</sup> siècle, nos journaux ont assez massivement recours – en fonction des moyens et talents en présence – aux illustrations comiques et aux caricatures, représentant par exemple tel soldat ennemi en mauvaise posture, ou Guillaume II, le visage bouffi, dans un costume dépenaillé annonçant la déréliction de l'Empire allemand. Et à bien des égards, les choix politiques et esthétiques présidant à la construction de leur iconographie sont com-

parables à ceux qu'opéraient au même moment leurs grands confrères satiriques de l'arrière.

Illustration 5 : *La Vie poilusienne*, n° 3.



Même si les caricatures sont bien plus rares que dans *Poil de tranchée*, on trouve des illustrations de ce type, très caractéristiques, où sont mythifiés par le rire de grands lieux communs de la vie au front, comme la présence des poux (« totos »).

- 11 Enfin, les rédacteurs adoptent souvent des pseudonymes amusants, comme c'est le cas dans *Poil de tranchée*, géré par une équipe composée de Barbelé, Crapouillot et Gabion<sup>17</sup>, trois termes faisant référence à leur quotidien militaire.
- 12 Second héritage d'importance : ces journaux de tranchées sont aussi et surtout les continuateurs de l'esprit parodique<sup>18</sup> de la presse satirique, dans la mesure où une partie plus ou moins significative de leur dynamique repose sur des jeux de contrefaçon de la forme ou du fond des journaux de l'arrière. La tendance est particulièrement sen-

sible au niveau formel, puisqu'ils reposent sur un détournement, une parodie systématique des cadres du journal, de ses espaces publicitaires à la moindre de ses petites rubriques. On trouve ainsi dans leurs colonnes des calembours, typiques des journaux comiques du XIX<sup>e</sup> siècle, des échos mondains, adaptés au monde de la tranchée, ou encore des revues de presse pleines de mauvais esprit. À l'instar de ce que faisait déjà le *Grelot*, nos feuilles recensent volontiers des courriers de lecteurs, qui permettent par exemple les railleries gratuites à l'égard des femmes, présentées comme l'incarnation de la méconnaissance du front, ou victimes de simples bons mots : « Cessez de craindre pour votre mari, madame, un imbécile ne peut être accusé d'intelligence avec l'ennemi » (*Poil de tranchée*, n° 6). Dans le même registre, elles recourent volontiers à ces récits humoristiques déjà courants dans *Le Rire*, aux poèmes comiques et grivois, ainsi qu'aux caricatures sur le thème de l'alcool et de l'ébriété si prisées de la bonne société d'avant-guerre. *La Vie poilusienne* présente par exemple dans son numéro 4 une charade gauloise qui n'a plus que sa forme en commun avec les « charades politiques » proposées quelques décennies plus tôt par un grand titre satirique comme *Le Charivari*<sup>19</sup> :

Le son de mon premier dans les bois retentit  
Les jours de grande chasse, il sonne l'hallali.  
A la femme, mon deux est don de la nature  
Sans eux, que serait-elle ? une caricature.  
Mon tout que le cuistot conserve en un bocal  
D'un plat fade souvent fait un simple régal<sup>20</sup>.

- 13 Pour parfaire l'imitation de la grande presse, le moindre espace du journal, jusqu'aux petites annonces, peut faire l'objet de détournements plaisants, à l'instar de ces lignes fanfaronnes de *Poil de tranchée* qui célèbrent peut-être quelque petite avancée due à l'abnégation du 409<sup>e</sup> RI. À cette époque, le régiment est soumis à de terribles bombardements et offensives dans son secteur de la Somme : « A VENDRE à l'amiable, en totalité ou par lots, 150 m. de tranchées boches usagées se trouvant dans nos 2<sup>èmes</sup> lignes<sup>21</sup>. »
- 14 Mais, de façon plus politique, la raillerie peut aussi porter sur le contenu de cette presse mobilisée, dont l'optimisme patriotique pouvait parfois friser le ridicule et le non-sens. Un autre journal, *Le Bo-*

*chofage* recourt à une ironie toute flaubertienne pour railler l'article d'un confrère de l'arrière rapportant avec une complaisance dépourvue du moindre recul l'enthousiasme confiant d'un parlementaire bien connu pour ses positions bellicistes :

Dans la tranchée, ce fût [sic] du délire ! Les poilus s'arrachaient les exemplaires du *Paris-Midi* apportés extraordinairement par le cycliste du bataillon avec les grrrrands quotidiens de la capitale. [...] Les exclamations s'entrecroisaient : « Quel as ! Quel génie ! » Les plus enthousiastes demandaient l'affichage. [...] L'article de *Paris-Midi*, objet de ses vibrantes faveurs, était signée [sic] Henry Bérenger, sénateur. Il méritait vraiment ce 'kolossal' succès. Ce passage surtout était lu et relu : 'Les États-Unis apportent à l'Entente le plus gigantesque appoint qu'elle ait jamais pu rêver. [...] Cent millions d'hommes, cent milliards de crédit [...] qui vont [...] déferler d'ici deux ans sur le champ de bataille des libertés du monde.' D'ici deux ans ! Enfin, nous étions fixés. Il n'y en avait plus que pour deux ans ! En 1919, la guerre serait finie. (n° 9, 28 avril 1917.)

- 15 Pour beaucoup de rédacteurs, déréaliser l'horreur des conditions de vie sur le front en « maintenant chez les poilus cette douce gaieté, sœur de la victoire », c'était paradoxalement « combattre l'influence néfaste des bourreurs de crânes et de leurs journaux ». En participant de façon sincère à l'effort de guerre, en assumant par eux-mêmes ce patriotisme rieur qu'ils voyaient l'arrière projeter sur eux sans vergogne, les soldats s'offraient le droit futur « de prendre en mains les destinées du pays », comme l'écrivent les poilus de *Télé-mail*, le 16 mai 1916, dans une diatribe montrant l'étendue de leur colère face aux « menteurs » embusqués dans la presse : « Que de fois leurs proses filandreuses nous ont fait sourire de pitié avant de nous lasser jusqu'à l'écoeurement ! À force de triturer depuis trois ans leurs pauvres méninges, rien de sensé n'en peut plus sortir. Et c'est à ces gens-là qu'on voudrait confier le soin de diriger la société future ? » Il reste que lorsqu'il s'agit de s'en prendre à la presse de l'arrière par l'invective ou la parodie, les deux journaux de notre corpus ne sont pas les plus véhéments. *Poïl de tranchée* pastiche certes ses confrères dans son deuxième numéro (*La Revue de l'autre monde* et le *Berliner tas de blague*), et moque ses propres capacités à obtenir une information fiable alors qu'il cherche à rendre compte des projets invraisemblables de l'administration<sup>22</sup>. Mais lorsqu'il recourt un peu plus loin

au faux reportage d'un journaliste envoyé chez les Ottomans, il ne contrefait que sur le mode d'un absurde bienveillant les grands titres de l'arrière qui annonçaient quotidiennement à quel point l'ennemi, acculé financièrement et livré à la famine, était au bord du gouffre : « Le prix du gigot est également très élevé, surtout dans les grands bazars où il est vendu au 6<sup>e</sup> étage. » On constate déjà que contrairement aux titres satiriques du début du siècle précédent, qui connut l'apogée de la satire de presse, nos deux journaux s'appliquent à gommer toute référence politique ou sociale précise. La satire des Ottomans, où les moqueries envers l'ennemi pouvaient se doubler d'une mordante prise à partie de la propagande, est ici réduite à sa vocation humoristique.

## 2. La satire désamorcée : humour gratuit et mythologie du bon poilu

- 16 Si l'on souhaite retrouver dans l'histoire médiatique française un modèle de presse satirique aux ambitions essentiellement politiques, il faut oublier les décennies précédant la guerre et remonter, ainsi que F. Erre et B. Tillier l'ont démontré, au premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, où le rire, puissamment transgressif, fut utilisé par quelques titres de presse comme une « arme politique » destinée à faire vaciller le pouvoir en place par la mise au jour de son absurdité. Les journaux satiriques méritaient alors pleinement un nom que la postérité ne continua parfois de leur attribuer que par convention. Balbutiante sous le très répressif Premier Empire (*Le Nain jaune*), cette petite presse née sous la Révolution connaît un net essor en 1830 dans sa contribution à la chute de Charles X (*Le Corsaire*, *Le Figaro* et *La Silhouette*), et son apogée sous la Monarchie de Juillet, avec *Le Charivari* ou *La Caricature*, servi par d'illustres contributeurs (Philipon, Daumier, Balzac) dans son éreintement de Louis-Philippe (Erre et Tillier 2011 : 417-423). Ces titres<sup>23</sup>, fermement partisans, n'hésitent pas à s'en prendre à des figures d'autorité, à l'instar du roi (pensons aux célèbres poires de Philipon et Daumier) ou de ses ministres, en les ciblant plus ou moins directement dans leurs brèves, leurs caricatures, leurs charades, leurs narrations, leurs échos, leurs histoires à clefs, qui vaudront à

leurs auteurs divers procès au cours de ces décennies. L'anonymat, la voile de la fiction, l'ironie ou la fausse naïveté comptèrent ainsi parmi les précieux expédients déployés par cette presse innovante et en constante recherche d'outils adaptés à l'expression d'une parole politique hautement problématique, dont la publication exposait à des poursuites plus ou moins graves, à mesure que se succédaient les lois répressives (1852) ou libérales (1868, 1881). Le rétablissement d'une censure de presse sévère en 1914, dans un contexte de guerre, invite à se demander dans quelle mesure ces modèles de politisation et de transgression informèrent la presse satirique existant peu avant le conflit, ainsi que les petits journaux qui en naquirent, dans l'objectif éventuel de produire sur la guerre ou le pouvoir politique en place un discours critique.

- 17 Mais le premier constat à opérer, d'ordre historique, est que les vagues héritiers de cette petite presse satirique, très dynamiques à la Belle Époque, sont confrontés à d'autres difficultés que la censure lors de l'entrée en guerre. Comme le rappelle Laurent Bihl (s.d.), beaucoup de titres parmi les plus modestes disparaissent alors, du fait de l'état de siège, de la mobilisation de nombreux dessinateurs, ou encore des pénuries. Et ceux qui survivent parmi les principaux journaux satiriques, bien loin de recouvrer la parole politique critique dont les avait éloignés la vocation humoristique qu'ils avaient acquise au fil du temps, se font rapidement les échos rieurs et dociles du « bourrage de crâne » mené tambour battant par la grande presse, que l'on pense au *Rire*, devenu *Le Rire rouge*, à *Fantasio* ou au *Pêle-Mêle*, qui, tous, augmentent leur tirage (Bihl s.d.). *La Baïonnette*, né avec la guerre, participera, elle aussi, par son humour germanophobe à la propagande ambiante, en offrant à ses lecteurs les caricatures de grands illustrateurs du temps. Il faut attendre 1915 et la naissance du *Canard enchaîné* pour que surgisse une parole politique divergente, dont la portée transgressive valut à ses rédacteurs de nombreux démêlés avec la censure<sup>24</sup>. Le journal, revendiquant, pour contrer la désinformation officielle, un droit à la désinformation assumée, parodique, cherche à rétablir des vérités occultées par ses congénères, et renouvelle, dans la plus politique des traditions de la presse satirique, les outils d'expression cryptée d'une parole prohibée. Hors de cette sphère satirique, un journal comme *L'Œuvre*, quoique patriote, engage alors lui aussi avec les autorités une lutte épisodique, qui allait

requérir toutes les ressources du rire médiatique. Le long poème ironique de La Fouchardière à la gloire de Jules Gautier, directeur de la censure, ou les textes à trous faisant deviner au lecteur les mots caviardés par Anastasie en sont de bons exemples. Selon les mémoires des censeurs Allard et Berger, qui rapportent ces tensions, la censure avait alors une nette conscience des dangers de la satire politique, et se voyait imposer des consignes très strictes – régulièrement sans rapport avec la guerre – par des ministres soucieux de préserver leur image en profitant de ce formidable moyen de pression : « Je tourne quelques pages. *Le Rire* encore ! Je comprends qu'on n'est pas tendre ici pour les journaux humoristiques. *Le Ruy Blas*, le *Carnet de la semaine*, le *Cri de Paris*, qu'est-ce qu'ils 'prennent' ! Pour ce qui fait leur raison d'être, pour des échos, pour des potins, pour des coups d'épingle à nos ministres. Ceux-ci ont l'épiderme sensible. » (cf. Allard et Berger 1932 : 86-94). Jean Galtier-Boissière résume ainsi la situation de la presse de 14-18 en l'embrassant, vingt ans plus tard, de son regard sans concession de précoce « débourreur de crâne » :

Rédigée par des vieillards sanguinaires ou par de jeunes sursitaires qui payaient d'une servilité quotidienne leur place à l'arrière, la presse française pendant la grande guéguerre s'est déshonorée. Les très rares journaux qui tentèrent de remonter le courant pendant ces temps maudits [... l'auteur cite *La Vague* de Brizon, *Les Hommes du jour* d'après 1915 et *Le Journal du Peuple* de Fabre] méritent notre admiration. C'est *Le Canard* qui trouva la meilleure formule. Alors que les petits confrères, dès qu'ils essayaient d'ouvrir les yeux du public, paraissaient en blanc, *Le Canard*, grâce à son ton humoristique, se gaussait d'Anastasie à l'aide d'artifices et de stratagèmes mûrement combinés, et réussissait hebdomadairement à faire entendre, par l'absurde, la voix de la raison. (Galtier-Boissière 1938 : 56)

- 18 Les modestes journaux qui voient le jour dans les tranchées concomitamment à ce bouleversement de la petite presse invitent à se demander si l'expression politique de la presse satirique française ne connut pas un renouveau paradoxal au moment même de sa raréfaction à l'arrière du front. Mais, disons-le d'emblée, leur modèle politique se situe bien moins du côté de la presse satirique des années 1830, que de celui que forgèrent ses héritiers, les journaux humoristiques de la fin du siècle, où la portée satirique du propos s'était vue drastiquement réduite. Dans l'iconographie, les allusions à la vie poli-

tique française sont quasi-inexistantes : tout tourne autour de la guerre, et les ministres et députés, le clergé ou les chefs militaires français ont cédé le pas aux caricatures germanophobes, aux croquis tournant en dérision la misère des tranchées comme le faisait alors volontiers la presse de l'arrière. Il faut certes convenir que *Poil de tranchée*, et, à plus forte raison, *La Vie poilusienne*, ne comptent pas parmi les plus transgressifs des journaux publiés sur le front de l'entrée en guerre à l'automne 1918. Il reste que leur usage de l'humour témoigne de la rareté au sein de ce corpus d'un trait qui aurait pu permettre de l'assimiler plus fermement à la petite presse satirique : l'omniprésence d'un lien fort avec les réalités sociales et politiques de son temps. Si ces journaux évoquent nécessairement la politique, sujet inévitable en temps de guerre, ils ne présentent plus que des attaches très réduites avec la politique, – les personnalités et la petite cuisine liées au pouvoir, qui constituaient la matière clef de la petite presse du XIX<sup>e</sup> siècle. Les pamphlets comiques, les caricatures de parlementaires, les textes à clefs permettant de reconnaître tel officier supérieur frivole ou tel membre du clergé ont laissé la place dans bien des cas à une gratuité ou à un rire politique convenu, désamorçant dans la satire tout ce qu'elle pouvait présenter de dangereusement transgressif. De même qu'elles comprirent rapidement qu'il était important de tolérer, voire d'encourager, la présence de l'alcool sur la ligne de front, les autorités avaient pourtant fait preuve d'une grande ouverture vis-à-vis de ces publications destinées à soutenir le moral des troupes. La fameuse circulaire signée par Joffre en mars 1915 encourageait ainsi vivement la parution de ces titres de presse, en posant les bases d'un contrôle militaire relativement flexible et bienveillant<sup>25</sup>. Mais l'autocensure<sup>26</sup>, l'influence de l'Union sacrée préservée à l'arrière, le patriotisme réel de beaucoup de rédacteurs, le refus de diviser un lectorat aux opinions politiques nécessairement diverses, le souhait de se concentrer sur les préoccupations de la troupe ainsi que la difficulté d'accéder à un contenu politique original paraissent avoir en partie vidé les cadres satiriques de la petite presse de certains de leurs contenus pour les réorienter avant tout vers leur vocation comique. Dans une grande majorité de cas, il est même absolument impossible de dégager une ligne idéologique saillante (socialiste, libérale, etc.) qui aurait pu guider l'élaboration du propos satirique. Ajoutons à cela l'uniformisation des contenus à laquelle dut concourir l'intense viralité de ces titres de presse qui, s'ils devaient

compter sur des initiatives individuelles pour toucher l'arrière, circulèrent beaucoup entre les régiments et les rédactions. En témoignent à la fois les rédacteurs eux-mêmes<sup>27</sup> et l'intense viralité de nombreux articles, souvent retrouvés à l'identique d'un journal à l'autre, que leur source soit indiquée ou non. Le programme ironique et désabusé de *Boum ! Voilà !* garde trace de ce glissement vers le comique, en fixant toutefois des limites qu'il lui arrivera de dépasser :

La politique étant supprimée depuis le 4 août 1914, nous n'en parlerons pas, et nous laisserons aussi de côté les horreurs guerrières. Il ne nous restera plus qu'à essayer d'être amusants. Comme notre vie court des chances diverses, ce sera, nous le souhaitons, un agréable jeu de l'humour et du hasard<sup>28</sup>. »

- 19 D'autres journaux, comme *La Vie poilusienne*, rendirent toute satire du pouvoir ou de l'armée impensable dans leurs colonnes, en réaffirmant sans cesse leur attachement à la hiérarchie militaire. Outre les chansons patriotiques et nostalgiques de Causse publiées dans la rubrique « Notre répertoire », les rédacteurs façonnent ainsi de nombreuses unes autour d'hommages à leurs officiers, comme le capitaine Carité, dont les soldats tiennent à louer la « paternelle bienveillance et [l']exquise urbanité » (*La Vie poilusienne*, n° 4). Le colonel Tahon, dont on apprend qu'il fut à l'origine de la création du journal, reçoit, lui, en partage un sonnet du même prolifique Pierre Causse, dont le ton obséquieux revisite le motif du bon officier père de famille : « Vous avez su nous faire aimer la discipline / Sans peine ; on devinait que dans votre poitrine / De soldat palpitait un cœur tout paternel » (*La Vie poilusienne*, n° 2). Notre sensibilité contemporaine, encourageant à chercher dans ces hommages ou dans les plaisanteries sur la vie au front des traces d'ironie acerbe, ne doit pas nous induire en erreur : dans une immense majorité de cas, y voir de l'anti-phrase reviendrait à un contresens que la connaissance du contexte de publication (surveillance et autocensure, ambitions patriotiques et ludiques, etc.) permet souvent d'éviter. Comme l'usage de l'argot ou de chansons régimentaires, cet humour a, en outre, ici pour fonction de renforcer la communauté des rieurs autour de références partagées par un petit groupe (cf. Du Pont 2015 : 112).

Illustration 6 : *La Vie poilusienne* n° 6. Un hommage poétique à Joffre en occitan.

# OÛMAGE

*Joffre ! sempre de lus gardaren la memòria ;  
Pèr nosles enfantous loun noum es barbelat,  
Toun noum que trelusis d'un pivelaire esclat  
Embè lous das eròs au libre de l'Istòria !*

*Es tus qu'as mestrejal las armadas de proia  
Adralhadas pèr un emperaire felat ;  
As jours d'angouissa es tus qu'as, dins l'Ubà neblat,  
Fach floutejà nostes drapèus au vent de Glòria.*

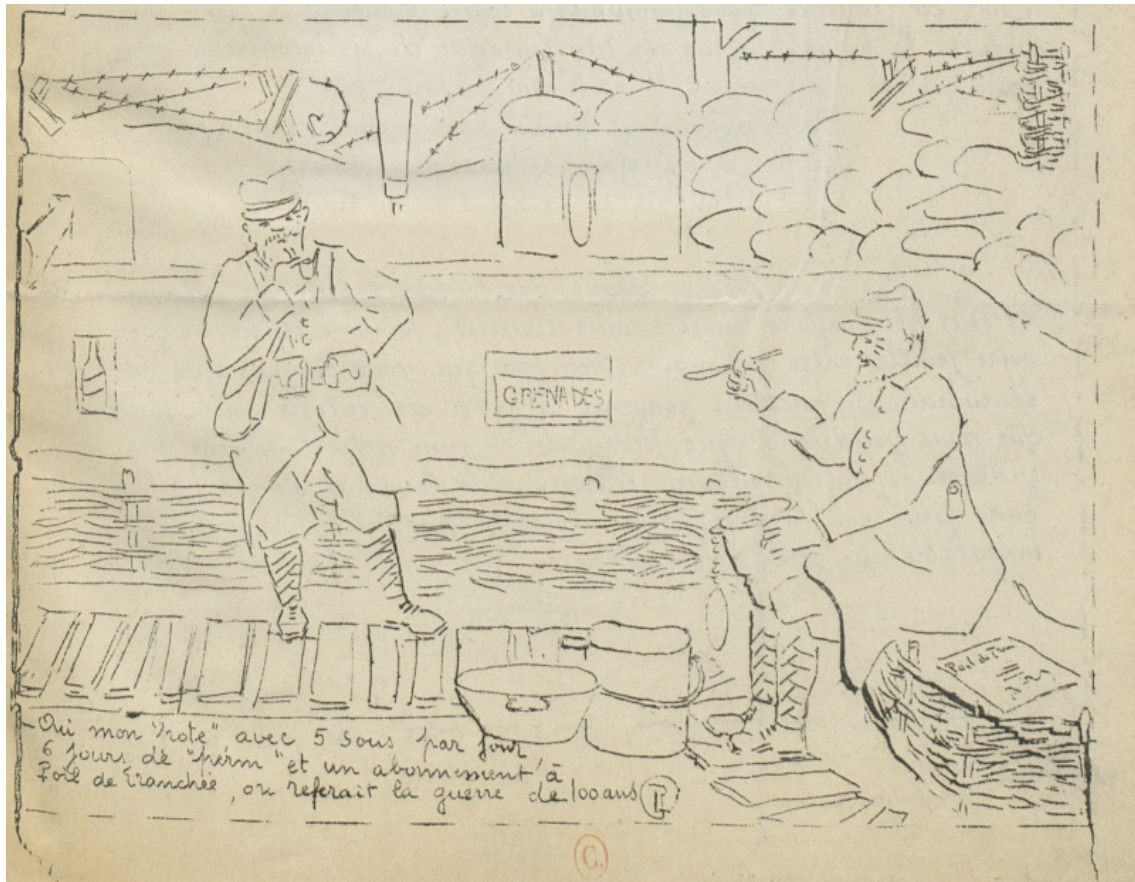
*O ! segne Marechal ! Pialut car as pialuts !  
Pèr toun gaubi, toun sauprè e las flamas vertuts  
As Franceses valhents as gardat l'esperança !*

*Sus la Marna immourtala, en drrestent l'alan  
Dau Tudesc, us sauvat, illustre Catalan,  
La Libertat dau Mounde e l'ounou de la França !*

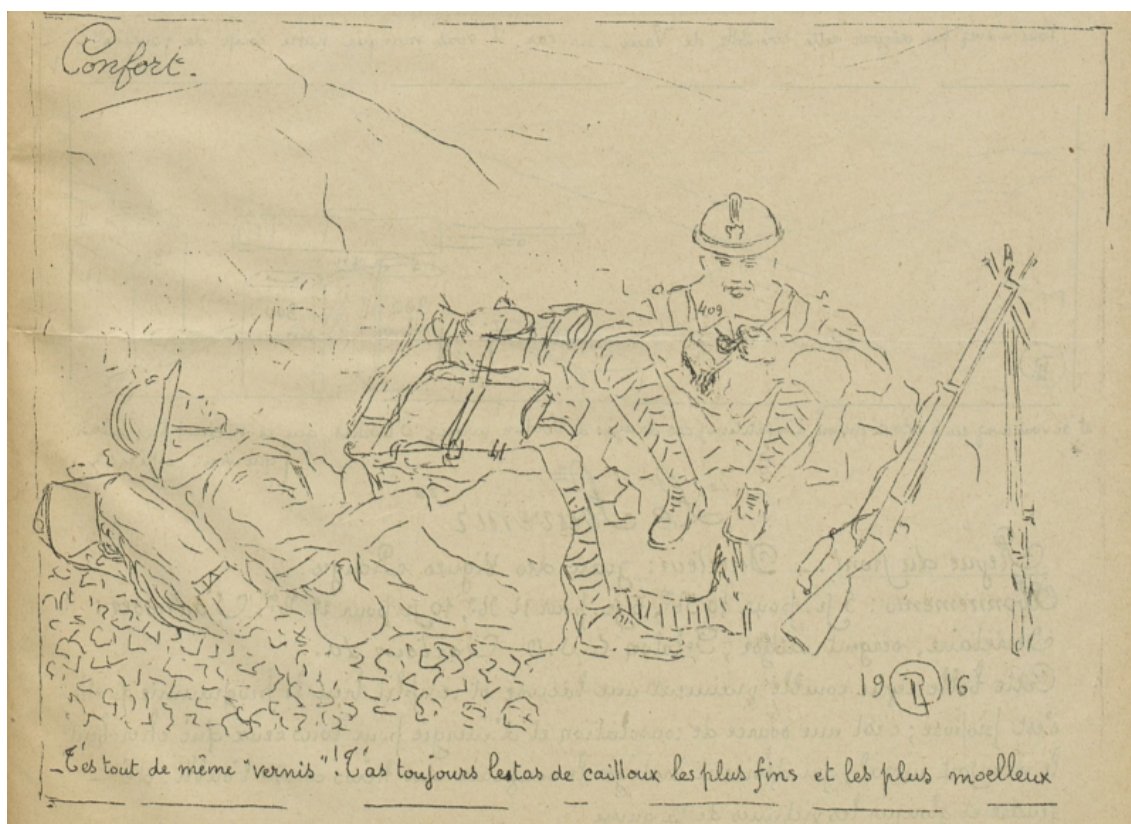
CAUSSOU DE L'OULIVIÈ.

- 20 Dès lors, divers lieux où le propos satirique était attendu se voient dépossédés de leur charge politique. Les journaux de tranchées cherchent à tout prix à faire rire, et tentent par divers moyens de faire du quotidien le « spectacle distrayant » que leurs grands confrères de la Belle Époque avaient moins de peine à trouver dans la vie mondaine parisienne. Les conditions de vie du poilu, désastreuses, deviennent ainsi parfois l'objet de rires gratuits où se fait jour une absence de distance ironique et la volonté de surmonter par le rire un cafard dont les soldats cherchaient rarement les responsables. Le premier numéro de *Poil de tranchée* présente ainsi une illustration dont les deux personnages, des soldats, fument et dégustent leur popote dans une tranchée bien ordonnée, bouteille de vin et canard à portée de main : « Oui, mon 'pote', avec 5 sous par jour<sup>29</sup>, 6 jours de 'perm' et un abonnement à *Poil de tranchée*, on referait la guerre de 100 ans. »

**Illustration 7 : Poil de tranchéen° 1.**



**Illustration 8 : Poil de tranchéen° 6.**



Les conditions de vie au front font l'objet – de façon assez systématique – de boutades et illustrations déréalisant l'horreur quotidienne. Loin de pousser au défaitisme ou à l'insubordination, les feuilles de tranchées entendent ainsi faire rire le poilu de sa pénible existence.

- 21 Bien entendu, le motif des terribles conditions de vie sur la ligne de front est omniprésent dans l'humour de nos journaux, mais, tourné en dérision, il paraît s'appuyer sur cet humour finalement peu corrosif pour rendre la réalité plus acceptable : « Touristes, voyageurs et sportsmen sont avisés qu'un charmant accueil leur sera fait dans 'NOTRE SECTEUR' moderne et superchic ! Tortillards, autobus et bagnoles / Cagnas et guitounes / Solidité, élégance, confort / Eau à tous les étages / Bains de boue / FAUNE VARIÉE : totos, rats, cafards, renards, écureuils, sangliers, etc., etc. » [...] Établissement de premier ordre. L'ESSAYER c'est L'ADOPTER » (*La Vie poilusienne*, n° 6). La possibilité d'exprimer sa souffrance, voire de légères critiques face aux difficultés quotidiennes, en servant d'exutoire, devait effectivement contribuer au maintien du moral des troupes que nos journaux se donnaient pour objectif. Pour ce qui est de ses textes de prose, *Poil de tranchée* manifeste une forte tendance à l'absurde, qui se niche par

exemple dans les traditionnelles fausses définitions de la presse du front (expliquant ce qu'est un pou [La Vie poilusienne, n° 2 et n° 4], un poilu, une guitoune ou du pinard<sup>30</sup>), définitions où toute veine critique est bien souvent gommée au profit d'amusants développements paradoxaux et téléologiques.

Illustration 9 : La Vie poilusienne n° 5.

## ZOOLOGIE DE TRANCHÉE

# LE POU

**Le pou est un animal méconnu. Il est, pour les civils surtout, un objet d'horreur, et dès qu'il paraît sur le corps d'un beau monsieur ou d'une belle madame, une guerre sauvage d'extermination lui est déclarée, guerre dans laquelle il doit succomber comme un vulgaire Boche.**

**Combien on est injuste, cruel et malfaisant pour ces frères inférieurs en qui sont réunies, à un rare degré, toutes les qualités qui font d'un être un parangon de vertu.**

**Le pou est brave. Vous le trouvez en première ligne dans la chemise du poilu. D'une témérité folle, il monte à l'assaut, entre parfois le premier dans la tranchée ennemie, résiste sans broncher aux bombardements les plus furieux. Le pou est brave.**

- 22 Ceux-ci cherchent, le temps d'un rire, à donner un sens (risible) à l'univers invraisemblable entourant les soldats : « La Découverte de la tranchée » : « De son vrai nom 'tranché', du latin « tran-chus », elle nous fut importée d'Amérique il y a mille ans par un ouvrier français né en Suisse près de Tokyo et du nom de Tranchet [...] » (*Poil de tranchée*, n° 1). *La Vie poilusienne*, lui, propose parmi les nombreuses chansons qui font sa spécificité, « Le moral est bon », qui entretient le mythe de la détermination infrangible des combattants français : « Des durs combats, il n'a plus souvenance. / - Le naturel revient dili-

gement - / Avec ses amis, il chante : 'Madelon' / Et même : 'le moral est bon !' ». Lorsqu'émergent tout de même des cibles politiques, c'est souvent dans un pur but humoristique, à l'instar d'Alexandre Millerand, remplacé un peu plus tôt au ministère de la guerre, qui bénéficie dans le *Ver Luisant* n° 5 de sa petite publicité : « Thé 'Zévou', purgatif pour gens bavards importé par la M<sup>on</sup> Millerand ». Car, on l'a dit, l'enjeu de nos feuilles tient d'abord dans le divertissement et le maintien du moral des troupes, objectifs finalement peu compatibles avec une véritable vocation de satire politique. Et il permet davantage l'autodérision de *Poil de tranchée* publiant un guide de « recivilisation » pour les sauvages que sont devenus ses lecteurs (*Poil de tranchée*, n° 5) que quelque critique vigoureuse que ce soit du pouvoir en place. Sans doute est-ce pour cela que la mythologie du bon soldat français, capable de dépasser l'adversité par son rire, son courage, son abnégation et sa gouaille teintée d'une insolence d'apparat, connut son heure de gloire dans ces journaux, autant qu'il informait les représentations d'une grande presse dont ils prétendaient se détacher. Des écrits retraçant à travers une évocation absurde de la campagne de Russie un lien entre les poilus et leurs ancêtres grognards napoléoniens<sup>31</sup> aux poèmes s'appropriant dans le rire et les rimes les réalités les plus difficiles de la vie au front<sup>32</sup>, c'est une puissante veine d'humour troupier qui parcourt le corpus, reposant, lorsqu'elle ne revêt pas les oripeaux d'une indiscipline de façade<sup>33</sup>, sur une posture docile et amusée : « Le Jus. Liquide généralement noirâtre, plus ou moins transparent suivant l'eau employée. Privé de sucre depuis longtemps par punition, sans qu'on ait jamais su pourquoi. [...] Il est distribué à la troupe par les soins d'un gradé omnipotent, caporal d'ordinaire » (*Poil de tranchée*, n° 4). À l'unisson avec les quotidiens nationaux, qui ne cessent d'en louer les mérites, nos journaux participent ainsi à l'élaboration d'une légende nationale construite autour d'une imagerie parfaitement structurée (le rire, le pinard, l'usage de l'argot...), où prend racine l'idée que le bon poilu, d'humeur toujours égale, finira la guerre comme il l'a commencée : dans le grand sourire d'une insouciance à toute épreuve :

Ne pas s'en faire ! Tout un art et tout un programme dont le résultat est la magnifique bonne humeur de ces statues de boue qui animent les fossés frontière [sic] que sont les tranchées. 'T'en fais pas' dit le vieux dur à cuire qui a fait la Belgique et la Marne à la classe 15. [...]

Et réellement, le front 'ne s'en fait pas' et son fatalisme blagueur ne laisse prise ni à la crainte ni à l'ennui. (*Poil de tranchée*, n° 4)

- 23 Il reste que face à ce large consensus, en plus d'inflexions sensibles au fil du temps et des batailles difficiles que connurent les rédacteurs, quelques voix se firent vigoureusement entendre dès 1915, à l'instar de celle de Galtier-Boissière, auteur de *La Fleur au fusil* et fondateur du *Crapouillot*, journal ennemi du bourrage de crâne qui n'hésitait pas à déconstruire l'image type du poilu pour en montrer tout l'artifice :

Dans les beuglants, de faux Poilus, affirment, convaincus, qu'il ne faut pas s'en faire' et qu'ils n'passeront pas', tandis que des dondons aux florissants appas célèbrent l'éternelle bonne humeur des 'chers poilus' en exhibant leurs mollets pour faire tenir jusqu'au bout les vieux messieurs de l'orchestre. Les feuilles humoristiques perpétuent la légende du Poilu rigolo et s'acharnent sur ces lâches Boches qui ne s'interrompent de couper les mains des petites filles que pour lever les leurs en l'air<sup>34</sup>. »

- 24 Son journal sera d'ailleurs l'un des seuls à parodier jusqu'à l'article programmatique de son premier numéro, en épinglant, à côté des planqués, « immobilisés de l'arrière », l'image complaisamment ressassée par la presse de la bonne gaîté du front : « *Le Crapouillot* ne s'adresse pas seulement aux guerriers, il apportera aussi aux immobilisés de l'arrière un peu d'air vivifiant du front, et prouvera aux parents et amis des combattants qu'un séjour prolongé dans les tranchées n'a pas altéré chez leurs chers poilus, la gaîté traditionnelle du français au feu. Courage, les civils<sup>35</sup>. » Ici, l'ironie se fait mordante et résolument politique.

- 25 De même, il n'est pas rare que les publications les plus humoristiques laissent place à la souffrance et à la réflexion, à l'occasion de passes difficiles rencontrées au front. *Poil de tranchée* publie ainsi dans son numéro de mars 1916 d'émouvantes excuses pour sa parution tardive, qui signalent dans un style et un ton très singuliers pour ses pages un besoin de témoignage et de recueillement situé à des lieues de son habituelle et bruyante forfanterie. On notera que le rire y est ramené à sa juste part :

Il est dans l'Est un coin français dont le nom traverse toutes les pensées, une région dont les bois, les ravins, les collines, les routes sont déchiquetés, hachés, bouleversés, triturés, crevassés, une zone où rampent les gaz, où jaillissent les flammes, où miaulent les balles, où jaillissent et se brisent de 'kolossales' marmites. On n'y dort point, on y mange mal, on y souffre, on y rit, on s'y bat et on y meurt facilement. Dans ce cadre d'orage et d'acier, la baïonnette est plus en honneur que la plume ou le crayon, on le devine sans peine. Aussi 'Poil de tranchée' est sûr que ses lecteurs excuseront aujourd'hui son retard et ses passagères modifications, prouvant une fois de plus leur indulgence à son égard.

- 26 Dès le 3 mars, le régiment est en effet engagé dans le secteur de Vaux, du côté des ouvrages d'Hardaumont et de Douaumont. Les pertes sont très sérieuses et les conditions de vie épouvantables : c'est la bataille de Verdun qui commence<sup>36</sup>. *La Vie poilusienne* présente dans le bilan annuel de son n° 7 des excuses comparables, avant de compter ses morts dans un avis aux lecteurs. Comme le donne à penser l'étude de S. Audoin-Rouzeau (1986) sur la vie au front à travers les journaux de tranchées, les critiques, les douleurs et les peines des combattants se donnent plutôt à lire sur un mode sérieux que d'une manière satirique ou humoristique, davantage liée à la vocation divertissante de ces feuilles :

Nous avons passé là, chers camarades, les heures les plus douloureusement longues de notre existence de soldats. Nous avons tout vu : les mines, les obus, les lacrymogènes, le bouleversement des bois, les noirs déchirements des mines tombant par quatre, les blessures les plus affreuses et les avalanches les plus meurtrières, mais tout cela n'est pas comparable à ce brouillard qui, pendant des heures longues comme des siècles, a voilé à nos yeux l'éclat du soleil, la lumière du jour, la blanche pureté de la neige.

Après avoir libéré le territoire, les poilus ne seront pas encore au terme de leur tâche : il leur restera à conquérir l'arrière et à lui faire la loi<sup>37</sup>.

- 27 Bien entendu, à partir de l'inflexion dans le moral des troupes lié au désastre du Chemin des Dames (1917), et tout au long de l'année 1918,

le ton tendra à s'assombrir dans ces petites publications, où perce parfois nettement la lassitude et l'amertume des combattants.

### **3. La satire vers d'autres cibles ? Des attaques politiques au bourrage de crâne**

28 Pourtant, si la satire ne s'exerce que rarement selon les modalités politiques qu'avait fixées la presse satirique originelle, elle n'est pas pour autant absente de notre corpus. Dans la dénonciation humoristique de la figure stéréotypée de l'embusqué, personnage ayant trouvé le moyen d'échapper à ses obligations sur le front, elle retrouve même parfois les accents d'indignation larvée, à la fois morale et politique, ainsi que la position surplombante de juge des torts, qui incombent aux satiristes souhaitant dénoncer les vices de la société. On retrouve ainsi dans nos rubriques parodiées des moqueries insolentes à l'égard des civils refusant d'assumer leur absence de la ligne de front : « A LOUER costume authentique de tranchée. Modèle spécial pour sauver l'apparence dans l'embuscade. Plaques de boue, sèches ou mouillées (se font en blanc jaune et brun). Des totos de pure race sont gracieusement offerts par la maison. S'adress. aux rédacteurs<sup>38</sup>. » Mieux encore, les très ironiques légendes d'illustration du numéro précédent, figurant un bourgeois dans son fauteuil à côté d'un poilu en pleine course, présentent l'Embuscade (avec substantif et majuscule) comme une philosophie de vie aussi louable qu'assumée, reposant sur un ensemble de maximes faisant système entre elles.

Illustration 10 : *Poil de tranchée*, décembre 1915 n°2



Cette charge consensuelle contre les *planqués* s'appuie sur les stéréotypes iconographiques les plus courants (civil ventripotent assis face à sa cheminée, soldat barbu menant courageusement son assaut...). Mais elle joue aussi sur la blague traditionnelle du poilu souhaitant au civil de « tenir » et sur une légende donnant à penser qu'elle s'inscrit dans toute une série d'adages à retrouver dans les numéros suivants. La structuration en deux volets violemment opposés laisse imaginer que le poilu s'apprête à embrocher son vis-à-vis dans son confortable fauteuil.

29 Naturellement, il ne faut rien voir en cela d'extraordinairement transgressif, ce discours étant à la fois commun et admis à l'époque, tout particulièrement dans les milieux militaires, dont cette presse s'écartait fort peu. En retrouvant les logiques de la critique des puissants, des tricheurs et des imposteurs dans cette figure de l'embusqué, les journaux de tranchées s'en prenaient à une cible dans laquelle chacun pouvait décider de ne pas se reconnaître, et qui par ses traits les plus courants (fainéantise, inutilité...) était aussi hautement consensuelle qu'accessible à la satire de mœurs. La critique des embusqués retrouve rarement une conscience de classe<sup>39</sup>, et cible assez rarement des civils ou hommes politiques précis<sup>40</sup>. On ne s'étonnera donc pas

que Pierre Causse lui-même leur fasse un sort dans ses chansons, s'en prenant même de façon plus générale à tous les civils qui se permettaient de tenir un quelconque discours sur la guerre : « Il est en arrière du front / Quelques milliers de gens qui font / - Pour manifester leur courage - / Grand tapage / Il s'agitent à qui mieux mieux / Pérorent dans tous les milieux / Et bafouillent dans les journaux : / Ce sont les ciblots ! (bis) » (*La Vie poilusienne*, n° 7).

Illustration 11 : *La Vie poilusienne* n° 7.

## Les pauvres ciblots!

**Air : A Ménilmontant !**

Au camarade André Charpentier,  
directeur du « Bochofage ».  
Cordialement.

I

Il est en arrière du front  
Quelques milliers de gens qui font  
— Pour manifester leur courage —  
Grand tapage ;  
Ils s'agitent à qui mieux mieux,  
Pérorent dans tous les milieux  
Et bafouillent dans les journaux :  
Ce sont les ciblots ! (bis).

II

Pour se distinguer des poilus  
Ces messieurs coiffent des gibus  
Trouvant trop vulgaires nos casques,  
— Quels fantasques ! —  
Et tandis que nous dégustons  
La bonne gnole, ces grognons  
Se gargarisent de sirops.....  
Les pauvres ciblots ! (bis).

III

O comble de la présomption !  
Profitant de toute occasion  
Ces fiers héros du mélodrame  
D'une femme  
Doublent leur sottise fatuité.  
Gare ! Foin de... civilité !  
C'est nous qui les ferons co...cos  
Les pauvres ciblots ! (bis).

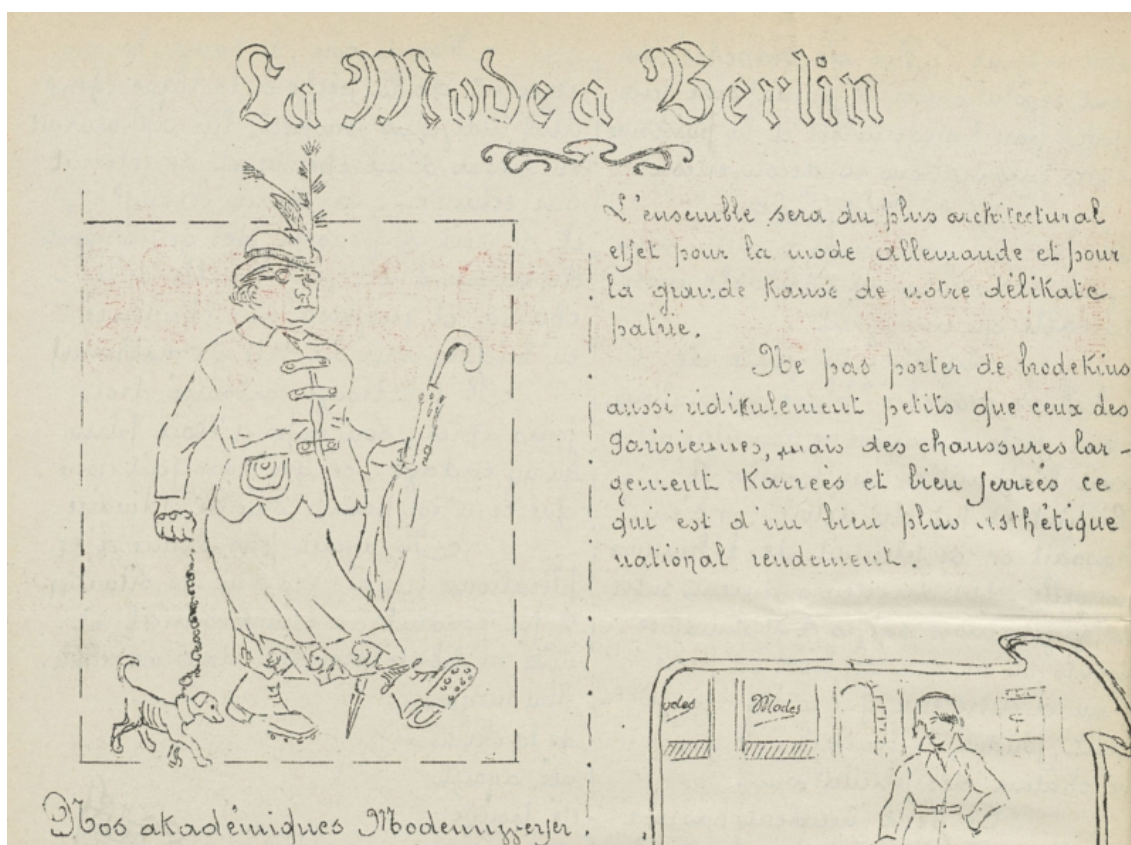
30 L'un des grands jeux satiriques en la matière consistait en une inversion des normes permettant de faire passer les hommes de l'arrière pour des gens à plaindre, en en appelant à la compassion et la solidarité des poilus, selon la loi récurrente de cette exhortation ironique lancée par Forain en 1915 : « Pourvu qu'ils tiennent ». Dans la même veine, cette réclame pleine de dérision du premier numéro de *Poils de tranchée*, qui invite aux dons :

Cyclisme. Notre grand confrère *Le Vélo* organise pour dimanche prochain une grande course au profit des embusqués de France, pour soulager ceux-ci et les aider à tenir. Nombreux seront les poilus du front qui voudront apporter leur concours à cette œuvre patriotique et bienfaisante entre toutes.

- 31 C'est dans ce registre que ces deux journaux atteindront leur meilleure verve comique, en consacrant au sujet des espaces plus étendus, comme la saynète théâtrale de *Poil* (n° 3), « J'y suis, j'y reste ou Les Embusqués récalcitrants », qui présente trois personnages affreusement paresseux finalement récompensés pour leur mérite, ou l'amusant récit de la *Vie poilusienne* (n° 6), qui retrace la création de l'embusqué par Dieu. Dans de rares cas, la satire se fait légèrement plus politique, comme lorsqu'elle s'en prend aux profiteurs de guerre, marchands accusés de profiter des pénuries ou de leur proximité avec le front pour tirer des bénéfices financiers de la guerre. La petite correspondance de la 6<sup>e</sup> livraison de *Poil* en donne un bel exemple, rare dans ces deux journaux : « Adressez-vous à la ligue des mercantils de France, qui délivre des polices d'assurance contre la fin de la guerre à tous ceux qui peuvent justifier de bénéfices supérieurs à 300% et qui peuvent justifier avoir vendu des produits conformes aux échantillons de la société de falsification comparée. » Tout aussi rare chez eux (mais fréquente, on l'a vu, dans d'autres titres), la critique de la censure, qui retrouve parfois ses traits caricaturaux de vieille fille acariâtre sans que l'on y lise de grandes conséquences politiques<sup>41</sup>.
- 32 Il reste que cette satire des embusqués, qui distingue notre petite presse des journaux de l'arrière, ne doit pas éclipser leur recours assez systématique à un humour profondément germanophobe<sup>42</sup> – et donc, dans une certaine mesure, politique –, virulente contre les soldats allemands, dont les caricatures mettent volontiers en scène la cruauté couarde, la docilité bestiale et la faiblesse au combat. De la xénophobie linguistique (*Poil de tranchée*, n° 2) à l'animalisation, tous les instruments à portée de main sont employés pour déprécier la figure de l'autre, ramenée à ses plus sombres traits : « Nous eûmes le dessus ; le corps à corps cessa... / Parmi les prisonniers, le cochon se rangea !... / Comme ses compagnons, très fort à la parade, / Il emboîtait leur pas et grognait : 'Kamerad !' » (*La Vie poilusienne*, n° 4). Parmi les attaques les plus conventionnelles, on trouve bien sûr la ca-

ricature misogyne, représentant la femme allemande sous des traits massifs et grossiers, doublés d'un manque de goût vestimentaire trahissant son peu de civilisation : « La mode à Berlin » : « Pour la saison d'hiver, nos modèles de Korsages sont d'un décor très sentimental et très économique. »

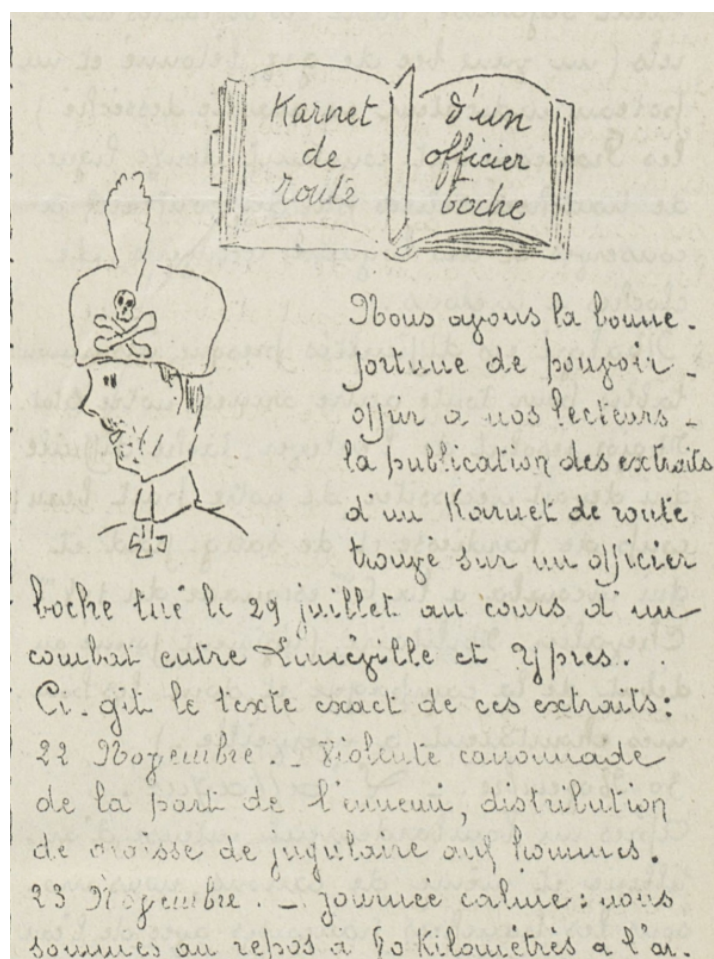
### Illustration 12.



- 33 Bien des journaux comportent dans leurs titres et sous-titres une référence directe à ce positionnement politique, à l'instar du *Bochofrage*, « Organe anticafardeux, kaisericide et embuscophobe », du *Tourne-Boche* ou de l'*Antiboche illustré*.
- 34 Mais c'est lorsqu'il s'en prend aux dirigeants allemands que le rire de nos journaux retrouve plus nettement un aspect satirique, avec, par exemple, un grand nombre de caricatures représentant de façon dégradante les membres de la famille impériale. Ici encore, l'analogie avec des cochons rencontra un succès massif, en étant souvent accompagnée de railleries quant à la confiance qu'avaient les Allemands en cette victoire qui ne pouvait que leur échapper : « A vendre, aux

enchères ancien poste de commandement du Klownprinz en Champagne [...]. Nombreuses bouteilles vides. Pourrait convenir pour étable à cochons (si ceux-ci ne sont pas susceptibles) » (*Poil de tranchée*, n° 3). Bien entendu, la moquerie, convenue, porte rarement un regard analytique sur la politique allemande, un regard qui dépasserait la dénonciation de son impérialisme ou la raillerie envers la docilité des sujets de ce pouvoir si autoritaire. Souvent, la caricature glisse même vers une germanophobie relevant davantage du bourrage de crâne que de la satire. Au fil de plusieurs numéros, *Poil de tranchée* publie ainsi un récit intitulé « Karnet de route d'un officier boche » (il est doublé dans sa première livraison d'une grossière caricature évoquant le régiment du Kronprinz, les hussards à tête de mort), qui se trouve nourri des clichés antigermaniques les plus en vogue à l'époque : confiance aveugle dans un commandement au nationalisme forcené, stupidité crasse, etc.

### Illustration 13.



- 35 Particularité de ce journal, le tout est teinté du caractère absurde dont il semble avoir fait sa marque de fabrique, à l'instar de cette description d'un mouvement sous « le feu d'un cuirassé ennemi habilement dissimulé derrière une manufacture d'œufs » (*Poil de tranchée*, n° 1), ou de cette description des wagons de marchandises en liesse devant le départ des soldats français :

Une fois de plus, explique l'officier, je peux constater les mensonges de nos journaux. Il est incontestable que le peuple français a une confiance inébranlable dans la victoire finale et il faut voir quel enthousiasme s'empare des wagons de marchandises lorsqu'un régiment s'embarque pour le front<sup>43</sup>.

- 36 Cette germanophobie est tout aussi sensible dans *La Vie poilusienne*, qui en plus de ses poèmes nationalistes<sup>44</sup>, fait paraître des textes au discours sur la guerre profondément dérangeant, comme sa nouvelle « Les deux amours », racontant le rapprochement grâce au conflit de la mère et de la compagne d'un jeune soldat mort au combat. Le texte prend dans sa conclusion des tournures d'apologue en faveur de la guerre, qui lui trouve des conséquences finalement positives quoique bien étrangères à la vie des soldats du front. Le ton est ici à ce bourrage de crâne pur et simple dont la presse des tranchées avait pourtant fait son ultime repoussoir :

Voyez-vous, mon cher Bourgoïn, cette atroce guerre, avec son hideux cortège de deuils, de larmes, de misères de toutes sortes, aura eu des conséquences tout à fait inattendues, insoupçonnables et, Dieu merci ! heureuses. Elle a déjà rapproché les classes, métamorphosé la société. Elle est en train, je crois, de réunir pas mal d'intelligences, de caractères et de cœurs qui sans elle, fussent toujours demeurés, de par leur nature, leur éducation et leur milieu, complètement étrangers, fermés, hostiles et rebelles l'un à l'autre (*La Vie poilusienne*, n°5).

- 37 L'apologie de la guerre et la négation de la lutte des classes ne pouvaient guère s'exprimer de façon plus claire : si le discours se fait ici politique, il n'est en rien transgressif, et ne s'appuie pas sur la distance satirique. Il n'est d'ailleurs que de voir comment le journal se défend de sombrer dans de tels travers, dans la publication d'un mode d'emploi sentencieusement dicté au présent de vérité générale,

pour saisir l'ambiguïté de certaines feuilles devant leur propre manière de traiter la question politique. Dans le cas présent, les dénégations mènent presque à y lire la reconnaissance de ce que le journal put tomber dans les pièges de la propagande la plus banale<sup>45</sup> : « *La Vie Poilusienne* ne bourre pas le crâne. C'est le journal à nous ; et il sait, mieux que certaine presse, dire tout ce qu'il pense. Le poilu l'envoie à sa famille qui le lit et le conserve précieusement. »

- 38 « Somme toute, le genre satirique, tout en cultivant le scabreux, le cynisme, la gouaille méchante, tout en blasphémant les valeurs et en ironisant sur les grandes idées, assume aussi le rôle très roboratif de confirmer tous les préjugés, d'euphoriser la sottise collective. [...] », écrivait Marc Angenot (s.d.) à propos de ses petits journaux. Le jugement paraît en partie applicable à notre presse des tranchées, qui tout en dénonçant par la satire la grande presse propagandiste, l'Embuscade et l'impérialisme allemand, tout en adoptant certains cadres formels de la presse satirique, s'est bien souvent cantonnée à des critiques convenues n'engageant pas la responsabilité de ses rédacteurs face à l'autorité militaire. Plus que cela, en offrant à leurs lecteurs et contributeurs un espace de divertissement et d'expression perçu comme plus libre – et potentiellement transgressif – que celui qu'offrait une grande presse aux ordres, beaucoup de ces petits titres, tout en s'en défendant, contribuèrent au bourrage de crâne ambiant, germanophile et « poilusophile », que seule une petite minorité d'entre eux – dont nos deux titres ne font pas partie – prit réellement à contrepied, dans une proportion sans doute comparable à celle de la presse civile. Attaquant plus frontalement la censure au risque d'être caviardés (voir *Le Terrible poilu torial*), dénonçant de façon virulente la propagande médiatique et politique (*Le Crapouillot*), certains titres sortiront ainsi de la masse de leurs semblables, dont beaucoup ne donnent accès que par bribes aux colères et aux souffrances des combattants sur le front. Le propos de ces journaux est donc évidemment politique, mais pas au sens d'une critique des petites cuisines politiciennes que son lien avec la petite presse du XIX<sup>e</sup> siècle laissait entrevoir, ni au sens d'une vive dénonciation des conditions de vie du soldat, ou de réflexions systémiques (socialistes, monarchistes, républicaines, etc.) sur la forme que devait prendre le pouvoir politique en France. La faute, sans doute, à l'autocensure et – dans une moindre mesure – à la censure, à la volonté affichée de ne pas cliver et de di-

vertir, à la tutelle, fréquente, d'officiers supérieurs, à la circulation des contenus, qui les tire vers l'uniformisation, à la conscience d'être observés par la grande presse et par l'arrière, au patriotisme des rédacteurs, mais aussi et surtout, à la concentration, typique de la presse d'Union sacrée, sur des cibles convenues (Guillaume II et les Allemands, les embusqués, etc.) désamorçant la charge transgressive que les mêmes outils auraient pu porter en attaquant le personnel politique français ou la hiérarchie militaire. Dans les décennies qui suivent, nombre d'anciens combattants de renom (Dorgelès, Galtier-Boissière, Sennep, Béraud) gagnent les rangs de la grande presse (*Le Canard enchaîné*, *Gringoire*, le nouveau *Charivari*) et y feront entendre la voix des combattants de la manière la plus politique qui soit, en s'érigeant, à des fins aussi variées que l'étaient leurs convictions politiques, en juges satiriques de l'héritage conquis dans les tranchées et à propos duquel ils n'avaient pas toujours pu prendre position pendant la guerre (cf. Chabrier et Charlier 2018).

---

Allard, Paul et Marcel Berger, *Les Secrets de la censure pendant la guerre*, Paris, Éditions des Portiques, 1932.

Angenot, Marc, « Typologie de la presse périodique », in : 1889 : *Un état du discours social*, s.d. Disponible en ligne : <http://www.medias19.org/index.php?id=12308>, consulté le 16 décembre 2016.

Audoin-Rouzeau, Stéphane, *Les Combattants des tranchées à travers leurs journaux*, Paris, Armand Colin, 1986.

Becker, Annette, *Voir la Grande Guerre. Un autre récit (1914-2014)*, Paris : A. Colin, 2014.

Bianchi, Nicolas. « *Bochofage et Rigol-boche. Esthétique et politique du rire dans les journaux de tranchées, 1914-1918* », in : Thérenty, Marie-Ève et Pinson, Guillaume Pinson (dir.), *Actes du Congrès Médias 19, La presse et les jour-*

*nalistes au XIXe siècle : identités et modernités*, medias19.org, mis à jour le 23/05/2017. Disponible en ligne : <http://www.medias19.org/index.php?id=23628>, consulté le 16 juillet 2018.

Bihl, Laurent, « La presse satirique en guerre - Les principaux titres », disponible sur <http://www.centenaire.org>, consulté le 29 novembre 2016.

Galtier-Boissière, Jean, *Le Panier de crabes, souvenirs d'un polémiste (1915-1938)*, Paris, Crapouillot, 1938.

Galtier-Boissière, Jean, *Loin de la Riflette*, Paris, Crès et C<sup>ie</sup>, 1921.

Chabrier, Amélie et Charlier, Marie-Astrid (dir.), *Coups de griffes, prises de bec. La satire dans la presse des années trente*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2018.

Du Pont, Koenraad, « Nature and Functions of Humor in Trench Newspapers (1914-1918) », in : Clémentine Tholass-Disset et Karen Ritzenhoff, *Humor, Entertainment and Popular Culture during World War I*, New-York, Palgrave-Macmillan, 2015.

Erre, Fabrice, « Les discours politiques de la presse satirique. Étude des réactions à l'attentat horrible' du 19 novembre 1832 », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 29, 2004.

Erre, Fabrice et Tillier, Bertrand, « Du journal à l'illustré satirique », in Kalifa, Dominique, Régnier, Philippe, Thérénty, Marie-Ève et Vaillant, Alain (dir.), *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011, p. 417-435.

Gilles, Benjamin, *Lectures de poilus, 1914-1918*, Paris, Autrement, 2013.

Kalifa, Dominique, Régnier, Philippe, Thérénty, Marie-Ève et Vaillant, Alain

(dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011.

Sangsue, Daniel, « Parodie et satire. L'exemple de *Macbett* d'Eugène Ionesco », in : Sophie Duval et Jean-Pierre Saïda, « Mauvais genre. La satire littéraire moderne », *Modernités*, 27, Bordeaux, PUB, 2008.

Thérénty, Marie-Ève, « Parodies de journaux ou journaux pour de rire », in Vaillant, Alain et de Villeneuve, Roselyne (dir.), *Le Rire moderne*, Nanterre, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2013, p. 265-279.

Tillier, Bertrand, *À la charge ! : la caricature en France de 1789 à 2000*, Paris : L'Amateur, 2005.

Turbergue, Jean-Pierre, *Les Journaux de tranchées. La Grande Guerre écrite par les poilus*, Paris, Italiques, 1999.

- 
- 1 *Le Cri de guerre*, 20 octobre 1916, cité in Audoin-Rouzeau (1986 : 92).
  - 2 Voir sur ces questions Gilles (2013).
  - 3 Même si certains soldats collaborent eux aussi à la presse satirique, à l'instar de Gus Bofa et Pierre Mac Orlan dans *La Baïonnette*.
  - 4 Citons les ambitions qu'affiche l'un d'eux, insistant au passage sur sa légitimité combattante : « c'est un journal, un journal de tranchées, composées [sic] dans les tranchées, les vraies tranchées du front, du vrai front. Ce journal sans prétentions n'a d'autre but que de distraire un peu les braves poilus dans leur tranchée [...]. » (« À nos lecteurs », *Le Biniou à poil*, date inconnue, collections BNF).
  - 5 Si ce n'est pas là leur vocation première, on trouve évidemment dans leurs pages des récits de combat, des hommages aux morts, souvent assu-

més de manière très sérieuse, ainsi que diverses récriminations (contre les femmes, les profiteurs, l'arrière, etc.), qui permettent de mieux comprendre la vie des combattants sur le front. Voir sur le sujet l'étude inaugurale de S. Audoin-Rouzeau (1986).

6 Si le nombre de numéros à nous être parvenus pour ces deux journaux est faible, il illustre le caractère éphémère de ces publications ainsi que l'imperfection de leur conservation. Sans prétendre produire une étude extensible à chacune des nombreuses feuilles de tranchées parues pendant la guerre, nous avons fait le choix de recourir régulièrement à d'autres titres pour ouvrir la réflexion. Nous avons aussi pris le parti de nous concentrer sur l'étude de leurs textes, la caricature de 14-18 étant nettement mieux connue. Voir par exemple Tillier (2005) ou Becker (2014).

7 Les collections de la BNF ne gardent pas trace d'éventuels envois ultérieurs, alors que Lavaud, après s'être excusé auprès d'un conservateur de répondre tardivement du fait de « démêlés avec les Boches », lui avait promis de faire parvenir à la bibliothèque les livraisons suivantes : « Nous continuerons à vous adresser ce modeste 'canard' bien peu digne du cadre que vous lui offrez. » (Carte postale accompagnant les numéros du journal conservés à la BNF.) La fin du journal pourrait correspondre à la formation à Saint-Cyr qu'entreprit Lavaud pour être nommé aspirant en 1916. Touché par un éclat d'obus, il mourra le 12 octobre de la même année, à Ablaincourt. (Archives départementales de l'Hérault)

8 Seuls trois d'entre eux, l'administrateur, le directeur et le fondateur, sont mentionnés dans la manchette, avec des pseudonymes tirés de l'argot militaire. Les articles et dessins étant anonymes – dans leur très grande majorité –, signés d'initiales ou de noms fantaisistes (« Poil Caché »), il est difficile d'émettre des hypothèses sur l'identité des participants – en dehors de Lavaud –, ou de comprendre la répartition des rôles dans le journal.

9 *Le Journal*, 17 juillet 1916, p. 1, collections BNF. On signalera que notre second titre fait mention de ce concours, qui ne l'a pas couronné, en félicitant les confrères récompensés dans son deuxième numéro: « Envieux de leur gloire, nous tâcherons de les imiter de notre mieux en suivant leur exemple, toujours animés comme eux du désir de plaire à tous et d'aider par notre bon esprit au triomphe définitif. »

10 Ils comportent tout de même un numéro et la mention « première » ou « deuxième année ».

11 Voir <http://occitanica.eu/omeka/items/show/5225>, consulté le 20 novembre 2016.

12 Marc Angenot, 1889, *Un état du discours social*, disponible en ligne : <http://www.medias19.org/index.php?id=12308>, consulté le 12 décembre 2016.

13 Alors que F. Erre et B. Tillier identifient les rédacteurs de la presse satirique comme des bohèmes parisiens relativement marginaux (révolutionnaires, entrepreneurs, journalistes, plumitifs, « écrivains sans œuvre et [...] peintres ratés », illustrateurs, caricaturistes fréquentant cafés littéraires et brasseries, bals et académies de Montmartre et du Quartier latin (Erre et Tillier, 430), S. Audoin-Rouzeau recense parmi les auteurs et illustrateurs de la presse des tranchées des journalistes, artistes, personnels administratifs et enseignants imprégnés de l'imaginaire littéraire et politique des classes moyennes urbaines de la III<sup>e</sup> République (Audoin-Rouzeau, 14).

14 Beaucoup écrivent tenir leurs informations de la célèbre agence de presse Wolff ou être reliés aux Allemands par des fils (télégraphiques) barbelés. La manchette de *Poil de tranchée* porte ainsi la mention suivante : « Relié par fils spéciaux avec les Boches, Dernières nouvelles de l'agence 'Bluff' ».

15 L'article de Marie-Ève Thérenty (2013) sur la parodie dans la petite presse satirique avait bien montré que l'aspect humoristique des seuils constitue un moment clef de l'entrée dans l'espace parodique.

16 *Poil de tranchée*, n°1. La citation, tronquée et dont les inexactitudes peuvent faire penser qu'elle fut apprise par cœur et restituée « de tête », est empruntée au poème « Le Rire », d'Auguste Barbier (1805 – 1882), auteur alors très classique et dont le goût pour la satire était bien connu.

17 « Domaine militaire. Grand panier sans fond bourré de sable ou de terre et qui sert de protection. » (C.N.R.T.L.) Les rédacteurs de la *Vie Poilusienne* signent, eux, de leurs noms, en dehors de certains contributeurs par correspondance inconnus de la rédaction.

18 Nous pensons avec Daniel Sangsue (2008) que la satire peut être parodique, à rebours des définitions de la satire cherchant à la penser à l'exclusion de toute imitation.

19 Voir par exemple ce numéro de juin 1833 : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k115213w/f4.item.zoom>, consulté le 25 novembre 2016.

20 Dans le même goût, voir la chanson que propose Pierre Causse dans le huitième numéro du journal, où une colline champenoise surnommée « le Têton » devient le lieu de cristallisation de divers fantasmes et d'expression d'un patriotisme rieur : « Nous y tenons, sans plus, / Et goguenards poilus, / Nous nous payons la tête du Teuton, / Là-haut, sur 'le Têton' ! »

21 *Poil de tranchée*, n° 1. Voir le JMO du régiment ; en l'absence de datations plus précises, il est difficile d'émettre une hypothèse plus ferme.

22 « J'ai, mes vieux poilus, une poilante nouvelle à vous apprendre [...], je la tiens de source sûre : un ami P..., qui la tient de M..., vous savez, M..., l'adjoint au secrétaire particulier du sous-secrétaire suppléant de la commission d'étude des interventions relatives à la guerre. »

23 Voir sur le sujet la riche base de données pilotée par Alain Vaillant et Jean-Didier Wagner (<http://petitepresse.medias19.org/index.php/site/index>), ainsi que Kalifa *et al.* (2011).

24 Rappelons les mots provocants et violemment ironiques de sa première une, publiée le 10 septembre 1915 : « Enfin, le *Canard Enchaîné* prendra la liberté grande de n'insérer, après minutieuse vérification, que des informations rigoureusement inexactes. Chacun sait, en effet, que la presse française, sans exception, ne communique à ses lecteurs, depuis le début de la guerre, que des nouvelles implacablement vraies. Eh ! bien, le public en a assez ! Le public veut des nouvelles fausses... pour changer. Il en aura. »

25 « J'estime que leur publication doit être envisagée avec bienveillance dans la mesure où elle ne nuit pas au service et à la condition que leur rédaction soit sérieusement surveillée, pour éviter l'apparition de tout article ne correspondant pas au but ci-dessus [« distraire et [...] amuser les combattants »]. » Dans plusieurs cas, l'armée semble même avoir apporté son soutien matériel à leur publication.

26 Benjamin Gilles (2013 :185) rappelle qu'elle joua pour les rédacteurs un rôle important : « s'ils souhaitaient continuer à publier, ils devaient rester dans un certain cadre d'expression : critiquer le commandement ou se plaindre de la situation était inenvisageable ».

27 « Nous recevons très régulièrement un nombre respectable de journaux de tranchées avec lequel nous faisons l'échange amical de notre organe, explique ainsi un rédacteur avant de citer une quinzaine de titres. Ainsi par cet échange, s'établit, chaque jour plus forte l'amitié qui unit les rédacteurs de la presse poilusienne « La presse du front », *La Vie poilusienne* n° 8 ; l'au-

teur ajoute encore quelques titres « amis » à la livraison suivante. Ces sociabilités préfigurent l'apparition de l'Amicale des Journaux du Front (1919).

28 *Boum ! Voilà !* n°1, 28 mars 1916, cité in Turbergue (1999 : 28).

29 Il s'agit là de la vraie solde du soldat du rang : 5 sous, soit 25 centimes.

30 « Le pinard ! C'est le summum des béatitudes de la vie poilusienne faite ordinairement de tourments [...]. Car le pinard est essentiellement français ; on peut dire sans crainte d'être démenti qu'il est la boisson nationale par excellence. [...] Il reflète le sang généreux versé par nos frères d'armes et nous incite à les venger. » (*La Vie poilusienne*, n° 2.)

31 « Les hommes marchaient la tête basse, beaucoup étaient morts et continuaient à avancer pour ne pas décourager leurs camarades. On s'endormait deux cents, on se réveillait trois mille. [...] Il n'y avait pas de chemin et il était pourtant affreusement long car nous n'avions pas comme aujourd'hui de puissantes lunettes d'approche [...]. » (*Poil de tranchée*, n° 4 : on notera l'intertextualité cornélienne plaisante.)

32 Pensons à la fantaisie rimée intitulée « Ma guitoune », dans *La Vie poilusienne*, n° 2, signée par Louis Alric.

33 Mécanisme volontiers présent en littérature, dans des romans patriotiques comme le *Gaspard* de René Benjamin.

34 *Le Crapouillot*, juin 1917, cité in Turbergue (1999 : 17). Voir aussi, parmi d'autres exemples, *La Mitraille* (janvier-février 1918, cité par Audoin-Rouzeau, 190) : « Le poilu n'est pas, ainsi que l'écrivent les pantouflards des gazettes à deux ronds, le héros crotté qui se gratte et qui rigole à l'assaut. Non, je vous le jure. Le poilu est un être plus simple : c'est un homme. » Ce journal, très soigné (photographies, nombreux articles sérieux) et institutionnalisé (rédacteurs souvent identifiés, hommages à la hiérarchie, vraies publicités), se permet des licences qui seront régulièrement censurées.

35 « Courage, les civils », *Le Crapouillot*, n°1, 1915, BNF.

36 Voir son Journal des Marches et Opérations.

37 « Les gaz ; à ceux qui les ont vus », *Le Filon*, 20 mars, 1917 et *Tacatacteufteuft*, 1<sup>er</sup> juin 1917, cités in Audoin-Rouzeau (1986 : 79, 142). L'année de parution n'est sans doute pas anecdotique.

38 *Poil de tranchée*, n° 3 (le terme de *totos* désigne les poux).

39 Comme ce sera le cas dans certains textes littéraires de l'immédiat après-guerre : « Deux mois de rase campagne m'avaient pénétré de cette

idée absurde que, pendant la bataille, la vie du pays était en quelque sorte suspendue ; puis, les premiers engagements, transformant tous les soldats en pions anonymes, m'avaient convaincu de la parfaite égalité des hommes devant le hasard de mort et de souffrance ; je pensais naïvement que le fait de s'intituler Rothschild, de Latour-Maubourg ou Dupont n'influçait en rien les trajectoires hostiles... » (Galtier-Boissière 1921 : 11).

40 Bien entendu, sur ce large corpus, les contre-exemples sont nombreux, en particulier dans certains journaux plus critiques que la moyenne. Pensons à *L'Écho des marmites* (n° 11, 25 mai 1916) qui, sous la plume d'un certain Ajax, s'en prend à des Académiciens (Eugène Brieux, Maurice Donnay) tenant un discours sur les femmes de poilus et la prétendue jalousie de ces derniers. Citons aussi le *Bochofage*, dont un article du n° 9 (28 avril 1917), titré "Le *Bochofage* n'est pas à vendre", définit avec humour le journal comme un poilu pauvre et honnête qui aurait résisté à un "consortium" composé de l'ancien ministre Delcassé, de Barrès, du chansonnier nationaliste Botrel et de Gustave Hervé, qui ambitionnaient de racheter le journal pour l'asservir à leurs ambitions politiques et artistiques.

41 « L'AMOUR. Peut-on aborder pareil sujet et dissenter un peu sur le thème de l'amour sans risquer la fureur de dame Anastasie qui est, vous le savez, [...] une vieille fille que l'amour a trouvé [sic] obstinément rebelle à ses effluves ? » (*La Vie poilusienne*, n° 3.)

42 On trouvait bien sûr déjà des traces de ce ressentiment dans la presse satirique d'avant-guerre, comme dans ces quelques lignes du *Grelot* (1894) qui dressent le portrait d'une Allemagne à l'intransigeance caricaturale : « On ne blague pas chez les Boches. Une photographie, un croquis quelconque et vous êtes condamnés à la peine la plus infâmante qui puisse atteindre un citoyen français. »

43 *Poil de tranchée*, n° 3. Le protagoniste est alors prisonnier des Français.

44 Voir par exemple dans le numéro 3, « A la Roumanie » de Georges Crouzet : « Courage à nos soldats et salut aux guerriers / Qui vont, d'un même élan farouche, châtier / Les agresseurs sanglants des sublimes patries. »

45 Sans représenter toujours le « bon moyen de s'abstraire de la propagande et de la littérature 'bourrant le crâne'. » que Benjamin Gilles voyait à juste titre dans un nombre considérable de publications (2013 : 184).

## Français

De 1914 à la fin de la Grande Guerre, émergent dans les tranchées près de 500 journaux rédigés par et pour les combattants afin de lutter contre le « cafard ». Leur vocation humoristique les rapproche de la petite presse satirique du XIX<sup>e</sup> siècle, qui oscilla entre de vives remises en cause du pouvoir politique et des ambitions purement divertissantes. Le présent article propose, à partir d'une étude de cas, des pistes de réflexion quant au degré de politisation de l'humour déployé par cette presse des tranchées. Quelles étaient ses cibles ? De quelle liberté jouissait-elle ? En quoi retrouva-t-elle la dimension transgressive de ses modèles ou, au contraire, ne fit-elle que participer au bourrage de crâne auquel son équivalent à l'arrière, la grande presse satirique, avait pris part dès le début du conflit ?

## English

The period from 1914 until the end of the First World War, saw the appearance of some 500 trench newspapers written by and for soldiers and designed to boost morale. Their humorous viewpoint shows a link to French satirical periodicals of the 19th century, which oscillated between pure entertainment and more serious questioning of the political status quo. Drawing on a range of examples, this article explores the extent to which the humour of these trench newspapers can be considered truly political, by asking: What were its targets? How free was its expression? And did it share the transgressive dimension of its predecessors, or did it simply serve the purposes of war propaganda in the same way as the 'conventional' French satirical press had done since the outbreak of war?

---

## Mots-clés

satire, journaux de tranchées, politique, humour, Grande Guerre

---

## Nicolas Bianchi

Doctorant contractuel en littérature française, Rirra21 (EA 4209) Université Paul-Valéry Montpellier III, Route de Mende, 34090 Montpellier, nbianchi [at] hotmail.fr